

ment celui où se dérouleront tous les événements dont nous avons fait le récit.

Quand, après lui avoir conté son histoire de l'homme assassiné, de Lozeril avait laissé M. de Badères au salon pour suivre le capitaine, le juge s'était aussi préparé à sortir.

— M. de Badères, avait gentiment dit Pauline, voulez-vous m'offrir votre bras pour me conduire, à quelques pas d'ici, chez une malheureuse vieille femme à laquelle je désire porter des secours ?

Le magistrat s'empressa d'acquiescer à cette demande et l'on partit, suivi de Colard, chargé d'un panier rempli de hardes et d'aliments.

Arrivé devant la maison de sa pauvre, M^{lle} Brichet prit congé de M. de Badères et s'éleva dans l'escalier avec une vitesse que ne pouvaient imiter les vieilles jambes de Colard, encore alourdi par le panier.

L'intendant était à peine au premier étage que Pauline atteignait le grenier de l'indigente et en poussait la porte qui s'ouvrit sans bruit.

Un homme, tournant le dos à la porte, était occupé à soulever la malade dans son lit en lui disant gaiement :

— Allons, ma bonne dame, encore un petit effort et nous allons y arriver. Ah ! voyez-vous, c'est que je n'ai plus le bras gauche bien solide depuis une chute que me fit faire, il y a deux ans, un fou qui, au milieu de la nuit, courait à toute volée comme s'il venait de commettre une mauvaise action.

— Vous ! c'était vous ! s'écria involontairement Pauline, qui, à ces mots entendus, se souvint de ce détail du récit de Lozeril.

À cette exclamation, Maurice se retourna vivement et vit Pauline sur le seuil de la chambre.

Au regard du docteur surpris, la jeune fille apparaissait vraiment charmante. Encadrée par la porte et se détachant sur le fond noir de l'escalier qui faisait ressortir tous ses contours, elle se tenait sur le seuil sans oser avancer.

Sous l'ample capuchon du matelot noir, d'où s'échappait un double flot de cheveux blonds, se montrait son frais et joli visage teinté de rose par la rapide ascension de l'escalier qui, en la rendant aussi un peu haletant, faisait doucement palpiter son sein.

Troublée par la rencontre inattendue de celui qui occupait une si douce place en ses pensées, elle restait là, chagement gracieuse, un peu tremblante, ses beaux et grands yeux fixés sur le jeune homme.

À cette apparition de la femme aimée, Maurice eut un moment d'extase ; mais comprenant aussitôt que son admiration, en se prolongeant, augmenterait l'embarras de Pauline, il se hâta de répondre à l'exclamation qu'avait arraché à la jeune fille le récit de son accident nocturne.

— Oui, mademoiselle, c'est moi. Connaissez-vous donc déjà cette aventure qui remonte à plus de deux années ?

— Il y a une heure je l'apprenais de celui-là même qui en fut l'auteur, dit Pauline d'une voix émue dont le timbre sonna doucement à l'oreille de l'amoureux docteur qui l'entendait pour la première fois.

À ce moment apparut Colard, essoufflé par les cinq étages si prestement franchis par sa maîtresse.

À la vue de Maurice, et comme si la pensée lui venait que cette rencontre, toute fortuite, pouvait être le résultat d'une convention, le front de l'intendant se rembrunit. Mais tant de candeur craintive se lisait sur le visage de Pauline que les soupçons du

vieux serviteur s'effacèrent subitement pour faire place à un sourire.

À l'aspect de ce grand et beau jeune homme non moins interdit que la pure et charmante enfant, le vieillard murmura :

— Ils feraient un bien joli couple !

Puis, se tournant vers Maurice, il ajouta en déposant son panier :

— Bonjour, monsieur Gardie ; puis-je vous être utile en quelque chose ?

— Oui, mon brave ami, vous arrivez fort à propos pour me prêter un coup de main que je n'osais demander à mademoiselle, tout en lui expliquant le motif qui me force à me faire aider.

— De quoi s'agit-il ?

— De soulever dans son lit cette bonne femme un peu lourde, ce que je ne puis faire tout seul à cause de mon bras gauche affaibli.

Colard rendit aussitôt le service réclamé, pendant que la jeune fille était sur la table le contenu de son panier.

L'entrevue ne pouvait être bien longue. Aussi, Pauline, après quelques paroles de consolation à la malade, se prépara au départ.

— Revenez me voir bientôt, mon bel ange du bon Dieu, soupira la pauvre femme que cette visite avait moralement réconfortée.

— Oui, mère François, je reviendrai.

— Quand ?

Pauline allait répondre « demain » ; mais Maurice était là qui écoutait. Elle eut la pudique crainte que le jeune homme prit sa réponse pour un rendez-vous assigné et, n'osant préciser, elle invoqua du regard le vieil intendant, qui se hâta de dire :

— C'est convenu, François, nous reviendrons... le plus tôt possible. Nous vous laissons entre les mains du docteur et sa science fera plus pour vous que toutes nos visites.

Au signal de la retraite que donna Colard en reprenant son panier, les deux jeunes gens se saluèrent avec une réserve polie que, malgré eux, démentit le court regard qu'ils échangèrent.

— Au revoir, docteur, dit affectueusement l'intendant, qui s'était effacé pour faire passer sa maîtresse.

Et, refermant la porte, il laissa le jeune homme tout désappointé dans l'espérance, un instant coupé, de revoir bientôt dans cette mansarde l'être adoré qui venait d'en sortir.

Ils avaient atteint la rue, quand Colard, qui marchait à côté de Pauline réveuse, s'écria tout à coup :

— Mais, mademoiselle, que voulez-vous dire le docteur Gardie, quand, après avoir invoqué mon secours pour soulever François, il a ajouté qu'il vous avait expliqué le motif qui lui faisait demander aide ?

— Ne t'a-t-il pas dit à toi-même qu'il avait le bras gauche un peu faible ?

— Est-il donc blessé ?

— Non, mais il souffre encore d'une ancienne chute et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le docteur, si tu te rappelles bien le récit que nous a fait tantôt M. de Lozeril, est précisément cet homme que le chevalier nous contait avoir si brutalement renversé dans la course folle qu'il prit après avoir vu le cadavre.

À cette réponse, Colard tressaillit et devint pâle.

— Encore un indice ! s'écria-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Nous ne devons rien omettre pour savoir le sort de votre malheureux père. Bien que le chevalier n'ait pas reconnu le

por
fail
oct

lit
cocu

sans
petit
la m

disai

Mau

para
jeune

quiss
sait l'

con lu
aucte

vous a
ment v
accider

Jouy,
que je
marin
gnor l'
v. tesse.

a d
de pass
coujoie
donné n
avec un

a d
dans la
—
tôt, dit
—C
—U
histoire
votre aff
qui vous
—F
—D
il était de
pour une
puis...
—Et
—Et
eu lieu, on
e reçoit du